# Théâtre français de la République. *Le Bourgeois entilhomme*.

On avait annoncé *L’Abbé de l’Epée*, et l’on a donné *Le Bourgeois gentilhomme*, c’est bien différent. Des femmes étaient venues pour pleurer à un drame, on les a forcés à rire à une comédie, des connaisseurs se proposaient de voir Monvel, on leur a montré Dugazon :

Certes, le trait est noir.

Pour moi, qui préfère la nature aux romans, et les mœurs aux aventures, je n’ai pas murmuré de la maladie imprévue de Baptiste ; je désire n’être jamais plus désagréablement surpris : mais il ne me suffit pas d’avoir du plaisir, il faut que j’en rende compte ; et je me rappelle peut-être beaucoup mieux que mes lecteurs que j’ai parlé fort au long de la seconde représentation du *Bourgeois gentilhomme*. J’aurais trouvé une abondante moisson dans *L’Abbé de l’Epée*, tandis que je vais être réduit à glaner. A glaner dans Molière ! J’offense ce grand homme ; il n’y a pas chez lui une scène qui ne soit une source féconde d’observations sur la société et sur la nature humaine.

Quelle foule de réflexions ne fiat pas naître la conversation des maîtres de musique et de danse, au commencement de la pièce ! L’un est rebuté de la grossièreté de M. Jourdain, l’autre enchanté de sa libéralité : le musicien voudrait que le bourgeois eût du goût ; c’est assez pour le danseur qu’il ait de l’argent. C’est une triste vérité, que les beaux-arts sont presqu’aussi mercenaires que les arts mécaniques ; et ce qui surtout est au désavantage des beaux-arts, ce que souvent l’argent est d’un côté, et les lumières de l’autre, et que ceux qui sont en état de payer les talents, ne sont pas toujours capables de les apprécier. Tout le monde peut juger du mérite d’un cordonnier, d’un tailleur ; tout le monde ne peut pas estimer un peintre, un musicien, un poète. Il faut une organisation très heureuse pour avoir un sentiment juste des arts agréables ; les artistes eux-mêmes sont rarement de bons connaisseurs, surtout en musique : blasés par l’habitude sur les beautés naturelles, ils ne trouvent du mérite que dans les difficultés. La même influence qui produit de grands talents, à certaines époques, fait naître aussi des hommes pour les juger : voilà pourquoi les arts déclinent, lorsqu’ils deviennent une mode, un luxe, un commercer, ou plutôt un agiotage ; quand tout le monde prétend s’y connaître et veut en décider : le besoin d’argent et de gloire force alors les artistes de flatter le goût corrompu de ceux dont ils attendent leur réputation et leur fortune.

La scène de Cléonte et Covielle, et surtout celle de la brouillerie et du raccommodement, sont pleines de finesse, de naturel et de grâce ; nos dramatiques métaphysiciens, Marivaux et ses imitateurs actuels, qui ont tant de prétentions à l’esprit, à la délicatesse, sont dans cette partie-là même bien inférieurs à Molière. Leurs subtilités frivoles, leur jargon fade et alambiqué ne sont propres qu’à glacer les spectateurs, tandis que Molière échauffe, intéresse par la peinture fidèle du cœur. Depuis plus d’un siècle, on ne cesse de reproduire ces bizarreries des amants, ces scènes de dépit, dont il a donné le première modèle : il est vrai que cette promenade de Cléonte et de Lucile, qui parcourent le théâtre en se suivant l’un l’autre alternativement, ne s’exécute pas aujourd’hui d’une manière très heureuse. L’énorme queue que traîne l’actrice, et dont elle balaie majestueusement les planches ; les précautions de l’amant obligé de laisser entre sa maîtresse et lui, une grande distance, forment un spectacle plus risible que plaisant, et nuisent à l’effet de la pantomime.

C’est Mlle Bourgoing qui a succédé à Mlle Mars cadette dans le rôle de Lucile ; elle est encore éloignée du naturel exquis et de la charmante naïveté de son modèle ; mais à l’entrée de sa carrière, il serait injuste d’exiger d’elle une perfection à laquelle tant d’autres n’arrivent jamais, même après de longs travaux. Il me semble que les qualités physiques de cette jolie actrice conviennent plus à la comédie qu’à la tragédie ; je crois même qu’elle réussirait mieux dans les jeunes coquettes que dans les ingénues : elle a de la grâce ; son sourire est enchanteur, et ses yeux pourraient jouer plus de la moitié du rôle ; mais il faut qu’elle évite de tirer ses sons de la gorge ; ce qui détruit tout l’agrément de son organe. Par exemple, lorsque son père lui ordonne d’épouser le fils du grand-turc, elle répond d’un ton de voix un peu rauque et forcé : *Non, mon père je ne veux pas me marier*. Je ne sais si Dugazon a voulu lui donner une leçon, quoiqu’il ne soit docteur en tragédie, mais il a contrefait le ton de Mlle Bourgoing d’une manière bouffonne, qui a pu lui faire sentir le vice d’une pareille prononciation.

Dugazon devrait bien aussi ne pas se dissimuler à lui-même le ridicule d’un comique trop chargé, qui dégénère en farce ignoble et triviale ; il devrait s’interdire une foule de lazzis peu décents qui déshonorent le premier théâtre de la nation. J’avais trouvé mauvais qu’il chassât sa femme de la salle à manger, à coups de petits pâtés, maintenant il fait pleuvoir sur elle une grêle de biscuits, d’échaudés ; une autre fois il lui jettera tous les plats à la tête. Voilà ce qui s’appelle profiter de la critique.

La rusticité du langage et des manières de madame Jourdain, peut nous donner une idée de cette simplicité des mœurs qui régnait alors dans la classe même des riches bourgeois : aujourd’hui une femme, avec la même fortune, serait une de nos coquettes les plus élégantes. Sous un extérieur grossier, madame Jourdain cache un grand sens, une véritable philosophie ; elle n’a ni sot orgueil, ni ambition déplacée ; elle veut rester dans état : l’habit magnifique de Dorante ne l’éblouit point, elle n’oppose à ses fausses politesses de cour que les brusqueries triviales et les sarcasmes ignobles du petit peuple. Elle a le ton très mauvais et l’esprit fort juste : souvent, avec un ton très fort distingué, on n’a pas le sens commun ; souvent les manières les plus polies ne servent qu’à déguiser un sot. Le caractère de madame Jourdain est donc d’un comique très vrai, très saillant, mais on n’en sent point aujourd’hui le mérite ; il est trop éloigné de notre goût, et d’ailleurs il s’en faut beaucoup qu’il soit joué comme il devrait l’être.

La réponse de Cléonte à M. Jourdain, qui lui demande s’il est gentilhomme, était autrefois une excellente critique de cette foule d’intrigants et d’aventuriers qui usurpaient le titre de noble : aujourd’hui, cette tirade n’a plus de sens. C’est par respect pour Molière que Fleury joue le rôle de Dorante, qui n’est au fonds qu’un escroc, et n’est pas même un escroc brillant. Quoiqu’il soit très malhonnête à M. Jourdain de maltraiter sa femme et de ruiner sa famille pour une maîtresse qui se moque de lui ; cependant le sot bourgeois est plus honnête homme que le fripon qui s’enrichit et se marie à ses dépens. C’est ce qui allume la bile du vertueux citoyen de Genève : il prétend que Dorante est pourtant l’honnête homme de la pièce : celui auquel on s’intéresse. Son zèle pour la morale l’emporte trop loin ! Dorante n’est point l’honnête homme de la pièce ; il n’intéresse personne ; on méprise la bassesse du courtisan, lors même qu’on rit de la bêtise du bourgeois. La comédie est plus propre à berner les sots qu’à corriger les fripons : si cependant elle parvenait à rendre les gens honnêtes moins crédules et moins confiants, elle rendrait un grand service à la société ; car s’il n’y avait pas de dupes, il n’y aurait pas de fripons.

La cour de Louis xiv s’est amusée de la cérémonie turque ; on s’en amuse encore aujourd’hui : ce n’est, il est vrai, qu’une bouffonnerie peu digne de Molière ; mais les décorations, la danse, la musique, les costumes étrangers, ces grands bonnets qui sont autant de lustres ambulants, la foule qui remplit le théâtre, tout cela forme un spectacle qui parle beaucoup aux yeux, quoiqu’assurément il ne dise rien à l’esprit ; cela suffit pour la multitude.

Ce qu’il y avait autrefois de plus piquant dans cette farce, c’était d’y voir tout le régiment de la comédie passer en revue sous les yeux du public, qui distribuait aux acteurs, à mesure qu’ils défilaient devant lui, des applaudissements proportionnés à leur mérite : chacun d’eux se faisait un devoir de venir, dans cette occasion, saluer son chef ; aujourd’hui, plusieurs s’en dispensent comme d’une corvée. Les soubrettes de la comédie, les valets, les acteurs à manteau, ont présenté leur hommage ; Dazincourt a paru entre les deux héros tragiques, Talma et Lafon ; mais les héroïnes, les grandes puissances, n’ont pas daigné se montrer : on n’a point vu Mlle Vanhove, Mlle Fleury, Mlle Raucourt, Mlle Contat. Le public, qui les chérit à juste titre, aurait désiré que leur présence donnât un nouveau lustre à cette auguste cérémonie.